

TOUT VA BIEN !

par Marie-Claude Trépanier
avec la collaboration de
Françoise Guénette



Un soir de désœuvrement, pour ne pas dire de chômage, j'ai vu à la télévision un jovialiste célèbre. Ce spécialiste de la joie proposait des recettes pour le bonheur. Lui, il souriait à son tube de dentifrice chaque matin. Depuis, j'utilise la même ruse. C'est facile: sitôt levée, je regarde ma condition féminine et je lui souris. J'ai besoin de cette discipline car je ne suis pas d'un naturel jovialiste, quoique je ne sois pas naturellement triste non plus. Mais comment voir raisonnablement la vie en rose, maintenant que la Décennie de LA femme est terminée?

Le lendemain de cette soirée de Damas, je me suis penchée sur des données objectives, issues de documents officiels de l'ONU¹; j'ai même consulté un magazine au titre ô combien enjoué, *La Vie en rose*. Je peux maintenant affirmer que tout va bien dans le meilleur des mondes, à l'instar du célèbre héros de Voltaire, un homme du nom de Candide. Même si un autre qualificatif que candide me conviendrait mieux: je serais, à la rigueur, une Roger bon temps, une Rogère bonne tempe, ou une Rogerte à temps, ou une pinte de bon sang, ou... Bon.

Tout va bien pour nous La Femme, donc, et pour plusieurs raisons. Je veux présenter les faits avec l'oeil obstiné de la jovialiste que je suis devenue. Vous savez que la Décennie consacrée à la Femme s'est terminée en 1985. Mais saviez-vous qu'il y a maintenant plus de 40 ans que l'on se préoccupe spécifiquement de La Femme dans le monde? Les Nations Unies s'étaient déjà engagées une première fois en faveur de l'égalité entre l'Homme et la Femme, avec la charte de 1945. Insuffisamment. Il aura fallu attendre 1975 pour qu'on décèle enfin le «hasard génétique» responsable du fait que la moitié de la population du globe accomplissait les deux tiers du travail, percevait un dixième des revenus et possédait moins d'un centième de ses biens. Pour rattraper le retard, on proclama donc la période 1975-1985 Décennie de La Femme.

Eh bien, les résultats sont là, évidents, incontestables, après 30 + 10 ans d'efforts, de travail et de justice. En 1985, une enquête menée dans 140 pays révélait que «les femmes font presque tous les travaux ménagers de la planète, ce qui, vu leurs occupations extérieures, signifie que la plupart ont une double journée de travail; on sait aussi que les femmes assurent environ la moitié de la production alimentaire mondiale mais qu'elles ne possèdent presque pas de terres; que dans le monde, les femmes constituent un tiers de la population active officielle mais qu'elles se concentrent dans les occupations les moins bien payées et que le chômage les atteint plus que les hommes, etc.» Et c'est comme ça dans tous les domaines.

Analysons étape par étape cet amas de bonnes nouvelles. D'abord, nous pouvons affirmer que La Femme possède une chasse gardée, mondialement reconnue et que peu lui arrachent: les travaux ménagers. Évidemment, c'est un travail non payé, mais qui parmi vous voudrait jeter à terre l'économie de tous les pays du monde en le rétribuant? Deuxièmement, nous savons maintenant que beaucoup de femmes travaillent en double puisque, en plus des travaux ménagers, leur chasse gardée mondialement reconnue, elles travaillent de plus en plus à l'extérieur de leur foyer. Est-ce en plus des deux tiers du travail mondial de 1975? Le jovialisme m'a fait perdre la bosse des maths. De toute façon, voilà ainsi confirmée l'une des thèses féministes les plus radicales: une femme, même malade, vaut deux hommes et un demi-salaire!

Par ailleurs, que La Femme ne possède pas la terre arable qu'elle fait fructifier est peut-être un bien; ainsi la productrice alimentaire québécoise, par exemple, sera touchée moins directement par d'éventuelles modifications à la loi sur le zonage agricole. Que le salaire de La Femme n'égale pas celui de l'Homme est encore normal, puisqu'elle occupe en général une fonction moins importante: honnêtement, paieriez-vous votre

Illustration: Diane O'Bonsawin

gardienne au même prix que votre député? D'autre part, il est bon que La Femme au travail ait un objectif concret, comme dépasser le salaire minimum avant l'an 2000. Le succès ne se nourrit-il pas de grandes ambitions?

Quant au chômage, disons que La Femme le partage avec les autres et que, ici comme ailleurs, elle en fait plus que les autres. C'est tout à son honneur. Cela me rappelle la déclaration d'une femme d'affaires: «Si les femmes subissent des inégalités, d'autres groupes connaissent des difficultés comparables. C'est difficile de déterminer ce qui est prioritaire entre les femmes, les jeunes et les handicapés².» C'est une femme blanche, mûre et aisée qui le dit.

Tout va bien car La Femme, qui constituait 31 % de la population active en 1975, en forme 35 % en 1985, dans nos pays industrialisés. En 10 ans, nous avons gagné plus de 4 %. Je vous laisse calculer dans combien d'années le pourcentage de femmes officiellement au travail représentera vraiment le nombre de femmes suant doublement d'un jour à l'autre. Sinon, tout s'améliore: en 1978, il n'y avait que 28 pays à avoir inscrit dans leur code une législation sur l'égalité des salaires, en vertu de laquelle il était illégal de payer aux hommes et aux femmes des salaires différents pour un même travail. En 1983, ils étaient 90. Ça veut dire que l'écart se réduira vite. D'ailleurs voici, pour les lectrices instruites, un petit problème: en 1975, les ouvrières de l'industrie gagnaient 70 cents là où un homme gagnait 1 \$; en 1982, elles gagnaient 73 cents pour cette piastre mâle. Dans combien d'années rattraperont-elles l'écart? Peu, vous avez raison. N'est-ce pas réconfortant?

Evidemment, à côté de la question presque réglée du «travail égal, salaire égal», il y a encore un peu de discrimination dans la promotion accordée à La Femme. En Italie, par exemple, sur 100 journalistes hommes engagés en 1967, 53 étaient devenus directeurs de rédaction en 1982. Par contre, des 100 journalistes femmes engagées la même année, aucune n'avait dépassé l'échelon de rédactrice. Mais l'Italie, c'est bien connu, est un pays méditerranéen, donc soumis aux influences centennaires du sexisme latin. Entre la «mamma» et la «putana», il n'y a pas de place pour la journaliste. Mais nous visons en Amérique du Nord, dans cette société moderne où la Femme journaliste est très reconnue, sinon adulée; à preuve, Denise Bombardier, Louise Arcand, Solange Chaput-Rolland, etc.

Malheureusement, la plupart des femmes ne sont pas journalistes mais secrétaires, serveuses, infirmières, ouvrières des industries alimentaire ou textile, femmes de ménage, etc... et mal payées, suite à ce fameux «hasard génétique» que l'on ne peut que déplorer et qui rend leur salaire encore plus inégal.

Parce qu'elle est mal payée, on a beaucoup dit que La Femme en général est plus pauvre et qu'avec la crise, son pouvoir d'achat diminue dramatiquement. Encore là, c'est ne voir que l'aspect négatif et alarmiste des choses. Qui a eu l'honnêteté de dire, en contrepartie, que les biens de consommation typiquement féminins, eux, ne cessent de s'améliorer, comme ces Tampax ou ces Kotex désodorisés et de plus en plus absorbants? Aujourd'hui, La Femme en a plus pour son moins d'argent. Tout va bien mieux qu'on le pense.

Ceci dit, l'ONU me faisait remarquer que, au niveau international de La Femme, la balance commerciale du pouvoir est déséquilibrée. Du côté Femme, trop de responsabilités; du côté Homme, trop de pouvoir et de succès. Or, le succès appelle le succès, comme l'illustre *Dallas* et comme le confirment les plus belles théories joviologistes ainsi que le document officiel de l'ONU. C'est un fait que vous ne niez pas: aujourd'hui et depuis des siècles, presque toutes les richesses du monde appartiennent aux hommes, tandis que le gros du travail incombe aux femmes. Mais heureusement, ce n'est que temporaire puisque

les gouvernements ont décidé de prendre au sérieux leur dette envers leur Femme nationale. Les indices sont clairs: 90 % d'entre eux ont créé un organisme officiel pour s'en occuper. Et puis l'un des grands succès de la Décennie n'est-il pas l'adoption de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination envers les femmes? Que 65 pays à peine l'aient signée ne veut rien dire.

Après tout, des inégalités subsisteront encore un certain temps, le monde n'étant pas parfait. Les nouvelles lois sont mises en oeuvre trop lentement, les bonnes intentions ne se transforment pas toujours en actions concrètes. C'est humain. Il existe, par exemple, 12 pays où La Femme doit encore obtenir le consentement de son mari si elle veut accepter un de ces emplois peu prestigieux et mal payés, même si elle lui jure qu'elle continuera d'entretenir sa maison.

Mais il n'y a pas que le travail dans la vie. Tant qu'on a la santé, chômeuse ou mal payée... Question de santé, la Décennie de La Femme a été marquée par ce que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) appelle «la déclaration d'intention la plus optimiste jamais faite par la communauté internationale». Ça aussi, je l'ai lu dans le document officiel. Déjà optimiste, j'y ai appris que la plupart des femmes mettent leurs enfants au monde sans risque. Sauf en Afrique ou en Asie, évidemment, où chaque année plus d'un demi-million de femmes meurent en couches. Plus quelques autres ailleurs, à cause des distances et de la pauvreté, ce qui est compréhensible même à une époque où l'on dépense des milliards pour explorer l'espace et ses planètes: une épidémie de choléra peut être plus dure à contrôler qu'un Voyageur 12 qui déraile.

Pour l'accouchement, les statistiques sont plutôt rassurantes, donc. Mais 25 millions de femmes tombent gravement malades après leur accouchement, apprend-je. Cela m'inquiéterait si je n'étais pas, désormais, une gaie luronne. Et si je ne savais pas que La Femme vit plus longtemps que l'Homme, presque partout dans le monde. Réjouissant, non? Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle en est troublée au point de souffrir, deux fois plus que l'Homme, de maladie mentale. Comme si faire seule les travaux ménagers, travailler 16 à 20 heures par jour, mettre les enfants au monde et les nourrir, laver, éduquer, tout en crawlant au seuil de la pauvreté... ne constituait pas une saine gymnastique mentale? Et puis, vivre plus longtemps mais plus angoissée, c'est peut-être la rançon des choses.

La Femme, au moins, a perdu un de ses sujets d'angoisse: la grossesse non désirée. Car tout va bien là aussi: les femmes contraceptives se reproduisent à une vitesse folle. «Dans le monde, 50 % des femmes qui souhaitent différer une grossesse ou renoncer à avoir des enfants sont en mesure de satisfaire ce désir.» Il existe, bien sûr, un autre 50 % de cas isolés, comme celui du CLSC Sainte-Thérèse ou ceux des neuf pays africains où, il y a peu, la majorité des femmes n'avaient jamais entendu parler des moyens contraceptifs modernes. Nous sommes dans un monde libre et il se peut qu'un gouvernement démocratique empêche les femmes d'avoir recours au libre choix pour ne pas compromettre le succès de sa politique nataliste, prioritaire à cause d'un conflit frontalier. Ce serait logique.

Je le répète, nous sommes dans un monde libre. La preuve, c'est qu'en Amérique du Sud, une femme qui décide librement d'avorter illégalement est une femme qui décide librement de risquer sa vie. Ces morts accidentelles et difficilement «chiffrables» mises à part, tout va bien puisqu'en 10 ans, de 1970 à

1980, la proportion de femmes mariées utilisant la contraception a plus que doublé. Avec l'espacement des naissances ainsi créé, ces bébés légitimes auront plus de chances de naître et de vivre en santé, de même que leurs mamans pourront préserver leur productivité, à l'usine ou aux champs. C'est un cercle vertueux, qui, j'en suis sûre, pourrait adoucir la position d'une Église qui condamne encore comme immoral l'usage de la contraception. Au nom d'un fœtus, même femelle, certains défenseurs de la vie ne sont-ils pas prêts à épargner la mère?

Mais saviez-vous qu'il y a un lien entre l'éducation et la contraception? Moi, je l'ai su par la même enquête: la Femme qui a fait plus de sept ans d'études recourt à la contraception. Or, elle est de plus en plus nombreuse. Selon les chiffres, plus de femmes que jamais peuvent me lire aujourd'hui et il n'y a pas besoin de chiffres pour le prouver. Comptez avec moi: 7 filles pour 8 gars étudiant au secondaire et 4 femmes pour 5 hommes se rendent à l'échelle supérieure. Ne soyons pas mesquines: c'est presque pareil (tant qu'on ne multiplie pas par millions).

Évidemment, ces données ne sont bonnes que pour les pays où l'instruction est obligatoire. Il est vrai que dans les pays en voie de développement on continue de favoriser les garçons, car les parents y conçoivent l'éducation comme un investissement. À juste titre, non? Or, une fille, même jeune, rend plus de services à sa mère et elle a moins de chances, même plus vieille, de trouver un emploi salarié. Alors, ses parents, en bons gestionnaires, préfèrent ne pas l'envoyer à l'école. En réalité, c'est sa gentillesse et son dévouement qui retiennent la jeune fille à la maison. On ne peut pas dire que c'est négatif.

D'ailleurs, lorsqu'on l'envoie à l'école quand même, la Fille s'oriente, là comme ici, vers des matières qui lui seraient probablement plus utiles à la cuisine ou à la case que dans le vrai monde extérieur. Mais supposons que la fille va et reste à l'école. Eh bien, son professeur ne se conduira pas avec elle comme avec son frère. La Fille sera récompensée si elle est sage, docile et ordonnée; le garçon, s'il donne la bonne réponse. Même si elle n'est pas récompensée, la Fille donne souvent la bonne réponse. Elle a trop de qualités, cette Fille! Une autre qui ira loin!

Tout va bien, c'est aveuglant! Travail, santé, contraception, éducation: la situation ne s'est-elle pas améliorée sensiblement sur tous les plans, même inclinés au défaitisme? Quant aux rares inégalités persistantes, soyons claires: le règlement de ces broutilles est improbable tant que les hommes prendront les décisions, mais les femmes ne seront pas libres de participer aux décisions tant que ces broutilles (discrimination salariale, éducative, médicale, etc.) ne seront pas réglées. Retournez ça dans votre tête, mais pas trop longtemps: vous êtes statistiquement fragiles.

Parmi les quelques points noirs obstruant le teint lumineux de notre condition féminine, les Nations Unies ont constaté que la Décennie n'avait pas fait augmenter la participation de La

Femme à la vie politique de la majorité des pays, en voie de développement ou non. Sauf ici, au Québec, où l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu autant de femmes au pouvoir! Il n'aura fallu que 40 ans pour obtenir, après le droit de vote, 18 femmes à l'Assemblée nationale. Aidez-moi à calculer: en quelle année, si ce rythme fou se poursuit, nos élues représenteront-elles notre 52 % de la population? (Envoyez-moi la réponse, SVP)

Jespère vous avoir convaincues qu'il y a beaucoup de bonnes raisons de sourire à sa condition féminine. Il existe bien des détails que je n'ai pas cru bon de souligner et qui nous réjouiraient encore: par exemple, le fait que 9 Canadiennes sur 10 ne soient pas battues par leurs conjoints, le fait que 7 fillettes sur 10 ne soient jamais agressées sexuellement, le fait que pendant au moins 16 minutes sur 17, aucun viol ne soit perpétré, etc. Mais pourquoi être triomphaliste?

Je n'ai qu'un regret. J'ai bien cru, l'été dernier, lors de la Conférence de Nairobi, qu'on obtiendrait le quart de siècle de La Femme. Je serais même allée jusqu'au demi-siècle. Les dix dernières années ont été tellement positives qu'il serait dommage de tenter de faire mieux avec Le ou La Jeune par exemple, qui n'a même pas de décennie pour Lui/Elle mais qui n'est jamais content-e de toute façon.

Alors que La Femme, elle, est de plus en plus positive... Pour le vérifier, j'ai passé en revue les derniers titres de *La Vie en rose*, dont l'état d'esprit est si représentatif de La Femme québécoise. Quelques exemples: Janvier 1985: *Spécial littérature pour enfants qui savent lire*. Février: *Vive les sages-femmes!* Mars: *Les féministes se félicitent*. *La Vie en rose a cinq ans et 5 millions d'abonnées!* Avril: *La garde partagée, c'est la libération!* Mai: *Lise Payette est au point*. Juin: *Louise Roy: il fera plus beau dans le métro*. Juillet-août: *Réussir l'érotique*. Septembre: *Marois, c'est un phénomène!* Octobre: *Diane Dufresne bien habillée*. Novembre: *Des hommes pour avouer, enfin!* Décembre-janvier: *Du pouvoir avec notre sexe*. Février: *Parlons-nous d'amour!* Et que dire du numéro de mars, un modèle du genre positif, qui passera sûrement à l'histoire, du moins celle des Nations Unies. Car aucun des titres de LVR ne trahit notre pensée rayonnante de cette joie de vivre qui nous caractérise: *Enfin libérées! Tout va bien! Qu'est-ce qui fait sourire le ministre Roudy? Virage réussi*, etc.

Pour finir, j'aimerais vous laisser. Avec une autre pensée de mon maître à jovialiser, particulièrement adaptée à La Femme: «Vous ne perdez rien quand on vous enlève ce que vous avez et vous gagnez tout quand vous demeurez ce que vous êtes».

1/ La plupart des informations suivantes sont tirées de *La Situation de la femme dans le monde*, document de travail de la Conférence de Nairobi, juillet 1985, préparé pour les Nations Unies par New Internationalist Publications, Royaume-Uni.

2/ Lu dans le magazine *Affaires*, mars 1985, p. 30, ces paroles de Me Fecteau.

3/ André Moreau, *Pour le meilleur et sans le pire*, Éd. André Moreau et compagnie, Montréal, 1984, p. 66.

... Madame la Marquise

Toutes et tous connaissent l'expression «Tout va bien...». J'aimerais en rappeler la signification, tirée du livre *Trésors des expressions françaises* (Éd. Delin) de Sylvie Weil et Louise Rameau: «Quand on ajoute à ces mots des points de suspension ou bien l'apostrophe «Madame la Marquise», c'est pour dire, en fait, que les choses ne pourraient aller plus mal.»

C'est une allusion à une chanson des années 30. La marquise téléphone à James, son domestique, pour lui demander des nouvelles car elle est absente depuis quinze jours: «Allô, allô, James, quelles nouvelles?»

James répond: «Tout va très bien, Madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien. Pourtant, il faut que je vous dise. On déplore un tout petit rien, un incident, une bêtise: la mort de votre jument grise...»

Ce n'est que le début. «La jument est morte dans l'incendie qui a dévasté les écuries, tout va très bien, tout va très bien, l'incendie a été provoqué par le suicide de Monsieur le Marquis...» À la fin de la chanson, tout va toujours très bien, mais il ne reste rien, semble-t-il, que le téléphone!

Je vous propose le même exercice. Par exemple: «Tout va très bien, Madame la Marquise; ah! il faut que je vous dise: je suis enceinte. J'ai dû lâcher l'école mais tout va bien: mon agente du B.S. est très gentille et je suis sûre que le SIDA n'est pas vraiment héréditaire...» M.C.T.